

VASSILIS PANAYOTOPOULOS

LA CULTURE DU MÛRIER EN GRÈCE  
L'EXEMPLE DE MISTRA (XIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> SIÈCLES)

Le sujet de cette rapide intervention s'inscrit dans le cadre d'un projet de recherche à l'intérieur du Centre de Recherches Néohelléniques portant sur le peuplement de la Grèce du XVe au XIXe siècle. Plus particulièrement nous essayons dans ce projet d'étudier la relation entre la population et son terroir, d'où notre intérêt pour toute information portant sur la production agricole et l'extension de certaines cultures, surtout de celles qui n'entraient pas ordinairement dans le cycle de l'autoconsommation. En effet, l'existence de zones de spécialisation dans la production agricole est un indice d'une valeur historique indiscutable qui nous permet de cerner certaines pratiques agricoles des populations rurales et la profondeur de certaines activités économiques des populations en général. Il est probable que l'extension de ce type de cultures reflète l'établissement d'un certain contact des régions concernées avec le marché, local ou lointain. L'étude de la géographie de la culture du mûrier et ensuite de la production de la soie, nous est parue capable de répondre avec suffisance aux hypothèses de travail déjà énoncées.<sup>1</sup>

Une première remarque s'impose ici, concernant la double utilité des feuilles du mûrier pour l'élevage tant des vers à soie que du menu bétail. Il serait en effet naïf d'établir une relation directe entre l'extension des mûriers cultivés et la quantité des cocons produits. Si la production des cocons dans une région a un plafond, celui de la production des feuilles de mûrier, la relation ne fonctionne pas en sens inverse. Les paysans peuvent utiliser les feuilles du mûrier pour nourrir leur menu bétail, donnant ainsi une utilité économique autonome à la culture du mûrier. Cette complémentarité donne à la culture de cet arbre une

---

1. A côté des dettes braudéliennes, d'ailleurs visibles, de ce texte, j'aimerais mentionner deux ouvrages, remarquables dans leur genre, bien que déjà vieux de quelques décennies: Wilhelm Abel, *Crises agraires en Europe (13<sup>e</sup>-20<sup>e</sup> siècles)*, Flammarion, Paris 1973; et Emilio Sereni, *Histoire du paysage rural italien*, Julliard, Paris 1964.

élasticité d'offre capable de répondre à l'élasticité de la demande, c'est-à-dire à l'extension rapide des besoins du nourrissement des vers à soie aux moments de forte demande de cocons sur le marché local ou international. Tel est le cas de la hausse rapide de la demande internationale de cocons au milieu du XIXe siècle, à laquelle le monde paysan grec a répondu de façon très satisfaisante. La question étant déjà étudiée, je n'y insisterai pas.<sup>2</sup> Mais ce que je trouve intéressant d'exposer devant vous, c'est la géographie de la culture du mûrier dans le Péloponnèse, d'abord au XIXe siècle et ensuite aux siècles précédents, et l'empreinte du destin historique du pays qu'elle porte. En effet, nous disposons de sources relativement fiables pour l'ensemble du Péloponnèse. J'aimerais insister plus particulièrement sur la production d'une petite région caractéristique, celle de l'éparchie de Lacédémone, ancien canton de Mistra, du nom de la capitale du Despotat byzantin du Péloponnèse.

Le recensement agricole de 1864<sup>3</sup> nous donne les éléments suivants : les mûriers du Péloponnèse s'élèvent, en chiffres ronds, à 600 000 arbres, dont 200 000, soit 30 %, sont localisés au seul canton de Mistra. On trouve les mêmes analogies à peu près si on compare la production respective de cocons et de soie grège. Le dit recensement donne, pour l'ensemble du Péloponnèse, 170 000 ocques<sup>4</sup> de cocons, dont 75 000 ocques, soit 42,7 % du total, pour le seul canton de Mistra. Il n'est pas inutile de signaler que la production des cocons est commercialisée, pour sa plus grande partie, sous cette forme, puisqu'il existe à cette époque une forte demande internationale de cocons en état brut. La même statistique nous donne pour la soie grège —puisque une partie des cocons continuait, malgré tout, à être travaillée sur place— les chiffres suivants : 32 000 ocques pour l'ensemble de la péninsule, et 22 000 ocques pour le canton de Mistra. Ce canton assure donc 70 % de la production totale de soie du Péloponnèse.

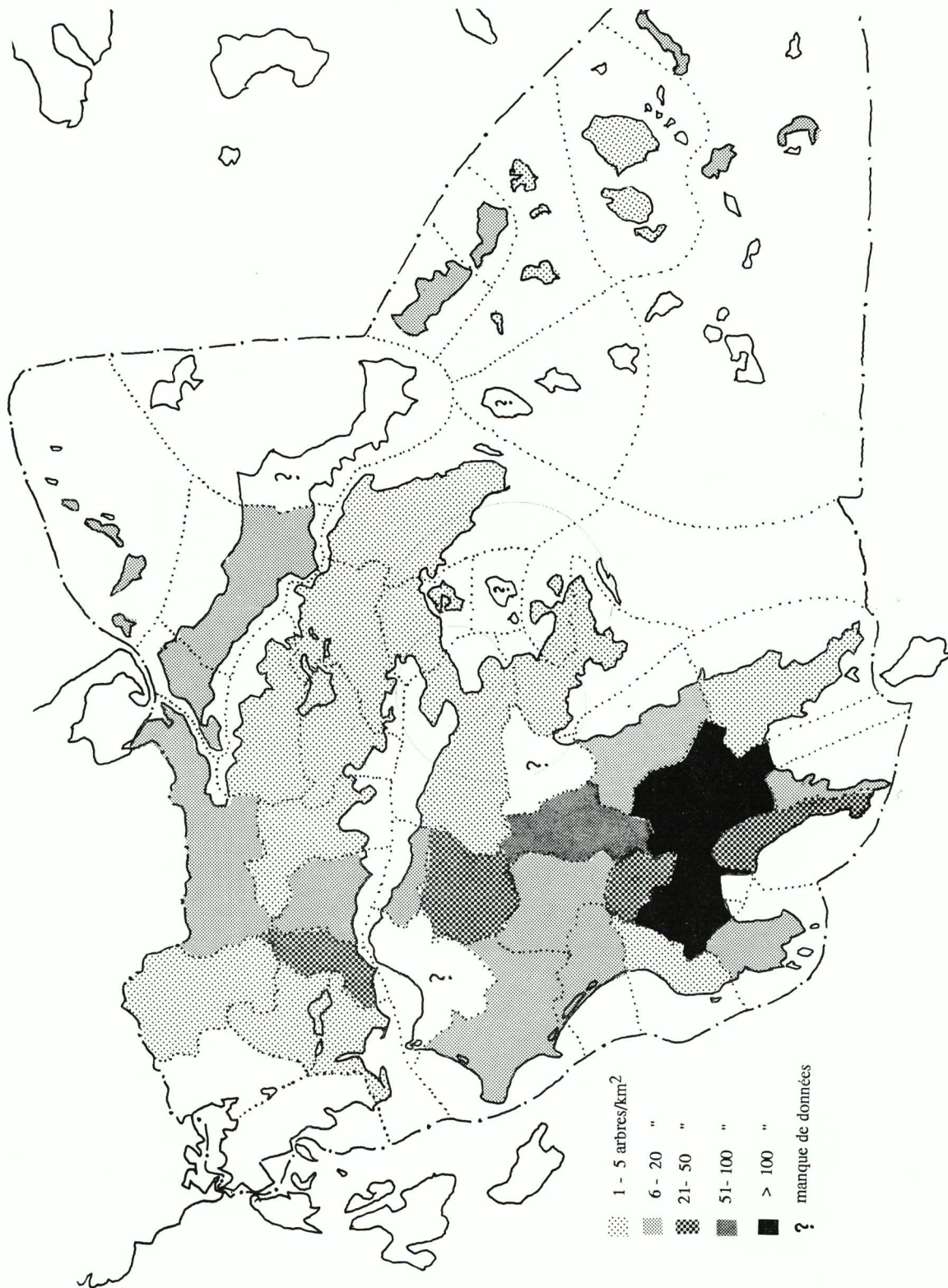
La même image ressort d'un autre document de 1814, publié par le consul français François Pouqueville.<sup>5</sup> Celui-ci signale une production totale de 80 000 ocques de soie pour l'ensemble du Péloponnèse et

2. Voir Christine Agriantoni, *Les débuts de l'industrialisation en Grèce* (thèse de 3e cycle, Paris X-Nanterre, 1984), traduction grecque : Banque Commerciale de Grèce, Athènes 1986, pp. 53-56.

3. Ministère de l'Intérieur, *Statistique de la Grèce. Agriculture* [éd. S. A. Spiliotakis], Athènes 1864, pp. 52-59.

4. Mesure locale traditionnelle de 1280 grammes.

5. F. Pouqueville, *Voyage de la Grèce*, Paris 1827, vol. VI, p. 256.



- 1 - 5 arbres/km<sup>2</sup>
- 6 - 20 "
- 21- 50 "
- 51- 100 "
- > 100 "
- ? manque de données

Diffusion du mûrier en Grèce, 1860 [d'après: Ministère de l'Intérieur, *Statistique de la Grèce. Agriculture*, Athènes 1864, pp. 52-59].



pour le canton de Mistra, 40 000 ocques, soit 50 %. Il va de soi qu'à cette époque, vu les conditions de communication et de l'organisation du commerce des matières premières en Méditerranée, le transport à grande distance des cocons n'était pas pratiqué et donc la totalité ou presque des cocons produits dans le canton était transformée sur place en soie grège. L'importance des chiffres cités par Pouqueville réside dans le fait qu'ils nous montrent que la répartition géographique de la sériciculture dans le Péloponnèse, telle qu'on l'observe avant la fin du XIXe siècle, était établie dès le début de ce siècle et donc avant l'émergence des nouvelles conditions économiques et commerciales émanant de la formation de l'Etat national grec, à partir de 1821.

Bien que les statistiques pour le XVIIIe siècle, ainsi que pour les siècles antérieurs, deviennent, comme vous le savez, plus rares, des documents disparates nous laissent la même impression sur la géographie de la sériciculture: la ville de Mistra est pratiquement le foyer principal de la production de cocons et de soie dans le Péloponnèse. Pour le XVIIIe siècle, il faut citer l'ouvrage de Vassilis Kremmydas sur le commerce du Péloponnèse, étude fondée sur les archives consulaires françaises, dans lequel la plupart des informations sur le commerce intérieur et sur l'exportation de la soie grège portent sur la ville de Mistra et son canton: "Pour le Péloponnèse", note l'auteur, "la soie, un produit qui exigeait un travail complexe, était au XVIIIe siècle la plus importante marchandise du commerce extérieur. La ville de Mistra était tout au long du siècle le marché principal de ce produit".<sup>6</sup> On ne peut pas savoir la part exacte de la production totale du Péloponnèse qui revient au canton de Mistra, car les données quantitatives, quand elles ne manquent pas totalement, ont des lacunes considérables. Malgré tout, le constat est certain: quand on parle de soie, au XVIIIe siècle, il s'agit surtout de celle de Mistra.

Pour le XVIIe siècle, les documents, malgré leur rareté, continuent à nous transmettre en gros la même image. Des lettres de commerçants grecs, installés surtout à Venise et dans d'autres villes de l'Italie, témoignent d'un commerce actif de la soie de Mistra, qui est alors exportée à destination du marché outre-Adriatique.

Comment justifier et éventuellement expliquer cette concentration de la production de cocons et de soie dans le canton de Mistra? Elle ne semble pas dépendre des facteurs propres à la distribution spatiale

---

6. V. Kremmydas, *Τὸ ἐμπόριον τῆς Πελοποννήσου στὸ 18ο αἰώνα, 1715-1792* (Le commerce du Péloponnèse au XVIIIe siècle, 1715-1792), Athènes 1982, p. 168.

du mûrier. Les conditions géographiques et climatologiques sont favorables à sa culture sur l'ensemble du territoire du Péloponnèse. Une explication de cet ordre nous paraît donc insuffisante. Excepté certaines zones dans les plaines marécageuses, très humides, ou dans la haute montagne, où l'hiver est précoce et rigoureux, toute la péninsule est un lieu privilégié pour la culture du mûrier. A titre anecdotique, permettez-moi de signaler qu'au XIXe siècle, une variété du mûrier, très estimée par les agronomes de l'époque, s'appelait "mûrier d'Argos",<sup>7</sup> du nom donc d'une autre ville du Péloponnèse et non pas de Mistra. Ce qui signifie, je crois, que l'implantation du mûrier était généralisée sur l'ensemble du pays et que, très probablement, les terres et les conditions climatiques d'autres régions, en dehors de Mistra, étaient également propices à la culture du mûrier et par conséquent à la sériciculture.

Comment expliquer alors la présence, la permanence et l'importance du cycle du mûrier (cocon, soie) dans le canton de Mistra? Je crois qu'il faut chercher du côté de l'histoire, et plus précisément du côté de la géographie historique du pays, l'explication du phénomène: la sériciculture de Mistra à l'époque moderne et contemporaine, XVe-XIXe siècles pour nous Grecs, est l'héritage direct d'une activité remontant à la période du Despotat byzantin des XIIIe-XVe siècles. Les informations sur cette dernière période sont assez éloquentes. Le professeur Zakythinos, dans son *Despotat du Péloponnèse*, signale: "La soie grège était très recherchée. Dès la domination angevine en 1277, on signale des envois de soie à destination de l'Italie méridionale. Abandonnant la politique des contrôles que l'Empire exerçait anciennement, les despotes ont permis l'exportation de la matière première en établissant des taxes spéciales. Des marchands vénitiens, florentins ou ragusins allaient directement l'acquérir dans les pays du despotat".<sup>8</sup> Dès la fin du XIIIe siècle alors, époque du rétablissement partiel de l'autorité byzantine dans le Péloponnèse, sont signalées des exportations de soie grège en provenance de Mistra.<sup>9</sup> Les sources pour les siècles précédents sont moins précises et dispersées sur l'ensemble du Péloponnèse et ne concernent pas la ville de Mistra, qui n'existait pas

7. Panayiotis Gennadios, *Φυτολογικόν Λεξικόν* (Dictionnaire des plantes), Athènes 1914, p. 628.

8. Denis A. Zakythinos, *Le Despotat grec de Morée*, vol. 2: Vie et institutions. Edition revue et augmentée par Chryssa Maltezou, Variorum, Londres 1975, p. 251.

9. D. A. Zakythinos, *op. cit.*, p. 251, 263. Antoine Bon, *Le Péloponnèse byzantin jusqu'en 1204*, PUF, Paris 1951, p. 129. Voir aussi Antoine Bon, *La Morée Franque*, Paris 1969, pp. 311-312.

encore.<sup>10</sup> En tout cas, si dans la région de Laconie, la culture du mûrier a pu être introduite avant le XIIIe siècle, chose bien probable, son expansion et l'utilisation intensive de son feuillage pour l'élevage des vers à soie ont eu lieu après l'occupation franque du pays (1206).<sup>11</sup>

Mistra, alors bourgade byzantine à caractère initialement militaire et purement défensif, est devenue par l'action de ses despotes et de la petite société qui les entourait, une ville florissante où la sériciculture avait pris une place importante, comme dans les villes de la Renaissance italienne. La culture du mûrier, l'élevage des vers à soie, la production des grèges et leur commercialisation, étaient des activités complexes qui supposaient la présence d'un centre urbain capable d'assurer la continuité et la rentabilité de l'ensemble. Mistra a pleinement joué ce rôle, et cela avec une remarquable résistance à l'usure du temps. Du début du XIIIe siècle à la fin du XIXe, il a été le centre de la sériciculture le plus important du Péloponnèse. Dans cette optique, je crois qu'il n'est pas exagéré de considérer la ville de Mistra comme un centre de la Renaissance hellénique, dans le sillage de la Renaissance italienne. Plusieurs éléments de la vie économique, sociale et culturelle du Despotat byzantin du Péloponnèse nous autorisent de le penser comme un foyer de la Renaissance européenne — le plus levantin, le moins autonome sûrement, mais un foyer de la Renaissance européenne quand-même.

---

10. Sur la production de la soie à Byzance, voir: N. Oikonomidès, "Silk trade and production in Byzantium from the sixth to the ninth century: The seals of the Kommerkiarioi", *Dumbarton Oaks Papers* 40 (1986), pp. 33-53.

11. J. Lognon / P. Topping, *Documents sur le régime des terres dans la principauté de Morée au XIXe s.*, Paris-La Haye 1969 (voir index: seta, siccomorum, cucullo-cucullum).